REVUE DE PRESSE

Télérama

Hélas
Bof
Bien
Très bien
Bravo

TORI ET LOKITA

JEAN-PIERRE ET LUC DARDENNE

Ayant fui l'Afrique, une adolescente et un petit garçon doivent tout affronter. Les Dardenne racontent leurs épreuves avec une empathie exemplaire.

Ils recevaient, en mai dernier, le Prix spécial du 75e Festival de Cannes, primés pour la septième fois sur la Croisette. On s'est habitué à voir les frères Dardenne reconnus, confortés dans leur rôle de cinéastes utiles, à l'affût des injustices. La bonne nouvelle, c'est qu'ils ne se sont, eux, habitués à rien. En nous parlant, aujourd'hui, de migrants mineurs ayant fui l'Afrique seuls, ils signent un film sous tension qui nous saisit et nous ouvre les yeux.

Elle suffoque, Lokita. Comme si elle avait tout le temps un couteau sous la gorge. Sur les routes de l'exil, cette adolescente a aidé le petit Tori, qui devait quitter un pays où il était persécuté. Il a eu le droit de rester en Belgique, mais pas Lokita. Maintenant, elle doit tout affronter. La justice, qui veut l'expulser. Un homme menaçant qui lui fait vendre de la drogue et exige des faveurs sexuelles contre quelques dizaines d'euros en plus. Le passeur, qui réclame son dû et la rackette, et sa propre mère, qui l'accuse, au téléphone, de garder ce qu'elle gagne au lieu de lui envoyer. Lokita n'a aucun droit, elle n'est là que pour servir les intérêts de tous.

Dans ce monde, nulle innocence. Sauf chez eux. Joely Mbundu et Pablo Schils.

Avec leur mise en scène taillée dans le vif, les Dardenne donnent une vérité palpable à la prison de l'adolescente. D'un plan à l'autre, la pression ne retombe pas, aucun espace de liberté n'existe. Seul Tori parvient à créer la sienne : il va et vient, passe partout, débrouillard comme tous les gamins. À travers lui, l'enfance se rappelle à un monde où elle ne signifie plus rien. La loi du plus fort et l'exploitation du plus faible ont éradiqué l'innocence, la tendresse. Lesquelles subsistent entre Tori et Lokita, comme un trésor de contrebande, une solidarité magnifique et cependant menacée dans une vie qui les expose au pire. Leur souffrance est montrée pudiquement, exprimée à mi-voix, parce qu'elle ne fait aucun bruit et demeure invisible dans un monde qui ne veut rien entendre ni voir. Alors, heureusement que les Dardenne sont là. Lucides et courageux, ils signent un de leurs films les plus forts. — ***Frédéric Strauss***

| Belgique (1h28) | Scénario : J.-P. et L. Dardenne. Avec Pablo Schils, Joely Mbundu, Alban Ukaj.

Libération

«Tori et Lokita» regarde la vérité enfance

Dans ce récit d'exil pessimiste, les Dardenne mettent en scène avec talent le lien surpuissant qui unit deux faux frère et sœur venus seuls d'Afrique.

Lokita (Joely Mbundu) et Tori (Pablo Schils). DIAPHANA DISTRIBUTION

Le nouveau film des Dardenne reprend une formule déjà maintes fois éprouvée par les frères belges: des enfants, de l'entêtement, une mission à accomplir, le réel comme embûche majeure. Mais là où leur dernier opus en date – *le Jeune Ahmed* – décrivait une solitude radicale, murée dans une pulsion de mort incommunicable, il n'y a pas de cause plus compréhensible que celle qui anime *Tori et Lokita* : pouvoir vivre comme des gens normaux, c'est-à-dire en ce qui les concerne, comme des enfants.

Arrivés en Belgique après avoir traversé la Méditerranée, Tori et Lokita se présentent comme frère et sœur mais ce lien est d'emblée mis en cause par la société qui les accueille: dès le premier plan, Lokita est sommée de produire un récit cohérent de la façon dont elle aurait retrouvé son frère, avant d'entamer avec lui leur voyage vers l'Europe. Son histoire prend l'eau et avec elle tout espoir d'être régularisée, la laissant sur la rive de la clandestinité tandis que Tori, persécuté comme «enfant sorcier» dans son pays, accède à un statut légal.

Maturité. Le plus beau du film se trouve, sans surprise, dans le talent des Dardenne pour matérialiser ce lien mystérieux (on ne saura jamais comment les enfants se sont rencontrés) et surpuissant (à la vie à la mort) entre ces faux frère et sœur, inventeurs d'une relation dont ils portent le secret et qui est, à ce titre, imperméable aux assauts de la société. Le jeune comédien qui incarne Tori, Pablo Schils, donne à cet attachement une maturité ultra particulière, une façon de répondre aux adultes qui en impose à tous et lui permettra, in fine, de s'en sortir.

Pourtant, en face des deux mineurs, les Dardenne ont disposé une véritable armée d'ennemis, pour la plupart aussi déclassés qu'eux mais qui vont jouer jusqu'au bout leur partition de malheur: passeurs racketteurs, dealer qui n'hésite pas à abuser sexuellement de Lokita, geôlier violent et on en passe.

Chant. N'allant pas jusqu'à dévoiler les causes politiques qui président au destin de Lokita, les Dardenne s'arrêtent à un constat pessimiste assez stérile: les malheureux se mangent entre eux. Partant de là, le récit encercle Tori et Lokita, leur réserve le pire tout en préservant, et c'est ce qui fait des Dardenne les meilleurs artisans des films «à la Dardenne», une attention véritable à chaque étape de leur trajectoire, fut-elle balisée d'avance. Ainsi de ce moment suspendu où les deux enfants entonnent un chant appris en Sicile, lors d'une escale qu'on devine avoir été le seul moment heureux de leur exil, avant que l'on comprenne qu'ils ont chanté pour «lancer un karaoké» auprès des clients d'un restaurant. Mais ce rappel à l'ordre du réel – tout se monnaye jusqu'à la mort – ne parvient pas à effacer la beauté précaire de leurs voix unies dans une langue qui n'est pas la leur, mais résonne profondément avec leur course, perdue d'avance, vers un peu d'insouciance.

LAURA TUILLIER

TORI ET LOKITA de JEAN-PIERRE ET LUC DARDENNE
Avec Pablo Schils, Joely Mbundu… 1 h 28.

Le Journal du Dimanche

FRÈRES DE CŒUR

AMITIÉ Luc et Jean-Pierre Dardenne racontent le destin de deux enfants migrants qui se soutiennent face à l'adversité

Tori et Lokita ★★★

Ils revendiquent dans un sourire commun rester fidèles au Festival de Cannes, leur « *autre pays de cinéma* ». Venus neuf fois y présenter leurs films en compétition officielle, Luc et Jean-Pierre Dardenne sont repartis avec deux Palmes d'or (*Rosetta* en 1999 et *L'Enfant* en 2005), un prix du scénario (*Le Silence de Lorna* en 2008), un grand prix (*Le Gamin au vélo* en 2011) et un prix de la mise en scène (*Le Jeune Ahmed* en 2019). En attendant de décrocher la seule distinction qui manque encore à leur palmarès, le prix du jury, ils ont eu la surprise de se voir attribuer en mai une récompense spéciale, celle du 75e anniversaire, pour Tori et Lokita. « *C'est formidable d'être honoré aussi régulièrement ! Le revers de la médaille, c'est que quand vous quittez la Croisette sans rien, le public se dit : "Ah, ils sont repartis bredouilles, donc ce film-là doit être moins bien"*, plaisante Luc Dardenne, le cadet des frères. *Heureusement, ce n'est arrivé que deux fois : avec* Deux Jours, une nuit *en 2014 et* La Fille inconnue *en 2016.* »

Leur nouvel opus méritait amplement d'être distingué. Les réalisateurs belges continuent de regarder droit dans les yeux les injustices de nos sociétés occidentales et de raconter la misère qu'elles laissent grandir, plus ou moins sciemment, en leur sein. Ici à travers le destin de deux jeunes migrants pris au piège dans un engrenage infernal : venus d'Afrique sur le même bateau, Tori a fui son pays à cause de son statut d'enfant sorcier et Lokita a été envoyée par sa mère en Europe pour gagner l'argent nécessaire à l'éducation de ses frères. Parce qu'on refuse de lui donner des papiers pour rester en Belgique, l'adolescente n'a pas d'autre choix, pour s'en procurer, que de tenter sa chance dans la clandestinité. Le cinéma ultra-réaliste des Dardenne se fait encore plus direct pour toucher droit au cœur en à peine une heure et demie : pas de misérabilisme appuyé, pas de fioritures narratives visant à créer du rebondissement, pas d'effets visuels côté mise en scène pour faire monter la pression, juste la force de l'amitié en guise de bouclier et l'absurdité d'une administration conduisant à un drame que la simple générosité aurait pu éviter.

Si les Dardenne reconnaissent rester volontairement sur leur terrain de cinéma, ils avouent avoir voulu faire preuve cette fois d'une plus grande radicalité. Ils ont donc veillé à ce que la construction de leur film soit le moins apparente possible afin de faire oublier la caméra et mettre au centre la relation entre Tori et Lokita. « *On parlait déjà des migrants dans* La Promesse *en 1996, mais c'est la première fois qu'on en fait les personnages principaux d'une histoire. Parce que ce sont eux, et notamment les enfants, qui se retrouvent aujourd'hui dans des situations d'extrême faiblesse. Si l'Europe les protège mieux, il faudrait que les mineurs étrangers aient la possibilité de rester dans le pays où ils ont engagé un processus de scolarisation ou de professionnalisation*, revendique Jean-Pierre Dardenne. *Beaucoup d'entre eux finissent par disparaître des radars, recrutés par des réseaux illégaux et mafieux qui voient dans ces "invisibles" des proies idéales et corvéables à merci puisqu'elles n'ont pas d'existence légale.* »

Pour garder toute la lumière (et la concentration du spectateur) sur ces deux héros anonymes, le duo inséparable de réalisateurs a renoncé à leur associer un acteur plus reconnu. Une prise de risque, car pour incarner Tori et Lokita les frères Dardenne ont fait le choix de recruter des non-professionnels, Joely Mbundu et Pablo Schils. « *C'est un plaisir de voir naître un acteur sur un plateau, mais ce n'est pas aisé de créer un climat qui lui permet d'oublier son stress et de se lancer !* se souvient Jean-Pierre Dardenne. *Les indications de jeu ne suffisaient pas toujours, alors comme on n'avait pas un Olivier Gourmet ou une Cécile de France pour leur donner la réplique, il a fallu qu'on s'improvise comédiens.* » Et cela leur a fait un peu peur : les enfants ont tendance à imiter, alors qu'eux cherchent avant tout l'authenticité. « *Quand Joely et Pablo ont commencé à nous demander : "Et si je faisais ça ?", on s'est dit que c'était gagné. C'était émouvant de voir à quel point ils apprenaient vite et sentaient les émotions comme il le fallait.* »

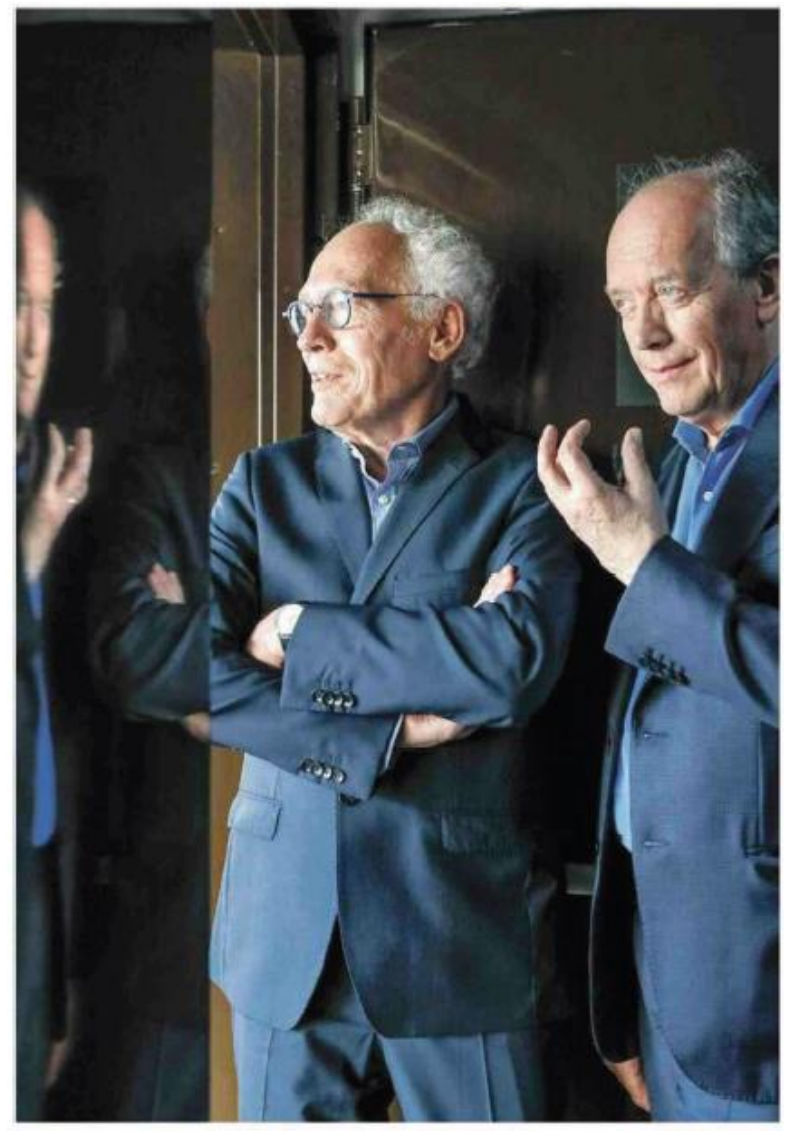
Comme après chaque film, les cinéastes ont profité de quelques semaines de calme avant de se demander ce qu'ils allaient bien pouvoir raconter ensuite. Eux n'ont pas de scénaristes missionnés pour leur ramener la bonne histoire, mais des tas de sujets pas totalement aboutis dans leurs tiroirs ou des bouts d'idées couchées sur le journal de travail que tient rigoureusement Luc. « *Jean-Pierre me pousse à relire nos notes, on reprend des récits qu'on avait abandonnés,* raconte le metteur en scène. *En parlant et en lisant abondamment la presse, on imagine de nouveaux personnages. Tant que des thèmes forts nous mobiliseront, on fera des films. Et l'actualité de notre monde est malheureusement très généreuse…* »

BARBARA THÉATE

De Luc et Jean-Pierre Dardenn avec Joely Mbundu, Pablo Schils. 1 h 28. Sortie mercredi.

« Tant que des thèmes forts nous mobiliseront, on fera des films »

Luc Dardenne, réalisateur



Jean-Pierre et Luc Dardenne. RODOLPHE ESCHER/ DIVERGENCE POUR LE JDD

Les Echos

Le nouveau monument des frères Dardenne

Olivier De Bruyn
@OlivierBruyn

Les Dardenne ne se lassent pas de mettre en scène des personnages juvéniles aux prises avec la violence du monde. Dans « Le Jeune Ahmed », film essentiel sur le fanatisme islamiste, un gamin endoctriné ne vivait que pour honorer son idéologie destructrice. Trois ans plus tard, dans « Tori et Lokita », les frères dressent le portrait de deux jeunes migrants béninois qui, hébergés dans un foyer en Belgique, se voient confrontés à un environnement où l'exploitation impose ses lois.

Tori, une dizaine d'années, a obtenu ses papiers « grâce » à son jeune âge et à sa biographie d'orphelin. Lokita, quinze ans, est en attente de régularisation et tente de se faire passer pour la grande sœur de Tori aux yeux des autorités. Ses modestes rêves – devenir aide ménagère et s'installer dans un appartement avec son jeune compagnon d'infortune – se fracassent contre une réalité délétère empruntant à la fois le visage d'une bureaucratie aveugle et celui des réseaux économiques souterrains qui profitent de la fragilité des migrants pour faire fructifier leurs business illicites.

Soldats désarmés

Les personnages (incarnés par deux jeunes acteurs non professionnels remarquables : Pablo Schils et Joely Mbundu) doivent simultanément affronter un réseau de dealers qui les exploite pour écouler leurs marchandises et des passeurs issus de leur pays d'origine qui exigent qu'ils remboursent leurs dettes.

Tori et Lokita, petits soldats désarmés de notre époque, vivent des aventures plus dangereuses encore quand l'héroïne, pour obtenir des faux papiers, est contrainte d'accepter de travailler pour des trafiquants de drogue dans un entrepôt où elle survit comme une prisonnière, soumise aux ordres et aux brimades de ses geôliers.

Les frères Dardenne, fidèles à la morale et à la rigueur qui gouvernent toutes leurs fictions depuis « La Promesse » (1996), racontent cette histoire terrible avec un sens de l'épure (le film dure 1 h 28) et une sobriété qui servent au mieux un récit tragiquement exemplaire. Un récit qui échappe aux pièges du didactisme comme à ceux, non moins redoutables, de l'angélisme et du misérabilisme.

Dans cet univers brutalement contemporain où l'humanisme et la générosité sont foulés aux pieds, seule l'amitié indéfectible entre les deux jeunes personnages dessine une lueur d'espoir. Les cinéastes, sans une image de trop, mettent en scène ce sentiment de fraternité qui unit leurs protagonistes et qui leur permet, malgré les abominations de toutes sortes, de croire en des lendemains meilleurs. Peut-être à tort.

« L'amitié entre Tori et Lokita nous a donné la clé pour écrire notre film, explique Luc Dardenne. *Cette amitié est en quelque sorte le moteur de la fiction et elle nous permet d'échapper à la théorie et à l'illustration d'un sujet sociologique. Quand Lokita est enfermée par les dealers dans un hangar où elle doit surveiller les plantations de drogue, Tori met tout en œuvre pour la retrouver. Cette quête éperdue et les menaces qui pèsent sur l'héroïne rapprochent notre histoire du film noir. »*

En mai dernier, à Cannes, ce film noir qui est aussi et surtout un film bouleversant et essentiel sur notre époque a été honoré par un « prix spécial du 75e anniversaire du Festival » inventé pour l'occasion. « Tori et Lokita » aurait mérité de figurer bien plus haut au palmarès, mais son importance dépasse de beaucoup les considérations festivalières. ■

FILM BELGE

Tori et Lokita

de Luc et Jean-Pierre Dardenne.
Avec Pablo Schils, Joely Mbundu. 1 h 28.

Christine Plenus – Les Films du Fleuve

L'amitié indéfectible entre les deux jeunes personnages dessine une lueur d'espoir dans l'univers brutalement contemporain des réalisateurs.

les Inrockuptibles

Les critiques

TORI ET LOKITA
de Jean-Pierre et Luc Dardenne

La descente aux enfers de deux mineur·es isolé·es, dans le film le plus profondément pessimiste des frères Dardenne.

"Je dirais qu'un être humain peut être sauvé, sauvé par la souffrance", nous avaient dit les frères Dardenne à l'occasion de la sortie de leur précédent film, *Le Jeune Ahmed* (2019). Et c'est vrai que leurs films ont presque toujours présenté comme possible, voire désigné comme but, l'accès pour leurs personnages martyrs à une forme embryonnaire de salut (nous confiant généralement le soin d'en imaginer le reste pendant le générique de fin) : comme Rosetta, sauvée du suicide par la main tendue et le pardon de son ami ; comme la Sandra de *Deux Jours, une nuit* (2014), sauvée par son propre effort certes pas du chômage, mais tout de même de la honte et de l'effondrement ; comme Ahmed, sauvé du fanatisme par sa peur de la mort, ou par son enfance. Dans *Tori et Lokita*, pourtant, il n'y a pas de salut. C'est sans doute la grande nouveauté de ce film qui voit les frères Dardenne lâcher le didactisme et la structuration morale très soulignée de leurs derniers films pour un récit beaucoup moins téléologique, beaucoup moins signifiant, très factuel : un sourd et déchirant témoignage de souffrance et d'injustice, un drame sur lequel il n'y a quelque part rien à penser, rien à déduire, à part la conscience qu'il a lieu et qu'il serait indécent de ne pas le regarder.

Ce drame est celui de deux mineur·es immigré·es d'Afrique qui s'associent l'un·e à l'autre en se faisant passer pour frère et sœur, afin d'aider la plus grande à obtenir les papiers auxquels le plus jeune a, par une hasardeuse faveur du destin, eu droit. Dans le pays de leur exil, les protagonistes ont trouvé un foyer d'accueil pour lui, un peu de travail légal pour elle, et la clandestinité pour assurer le reste de leur subsistance : la nuit, les deux vendent un peu de came pour le compte du cuisinier qui les emploie, et s'épuisent ainsi à rembourser les dettes contractées auprès de leur passeur.

Parce que *Tori et Lokita* décrit une descente aux enfers sans s'astreindre à la justifier d'une quelconque manière, il s'est trouvé assez mal compris lors de sa présentation à Cannes, où les Dardenne ont carrément écopé d'un procès en *"déguelasserie"* (rien que ça) dans les colonnes des *Cahiers du cinéma*. C'est aller un peu vite en besogne sur un film dont le pessimisme profond ne relève à aucun moment de la complaisance ou du voyeurisme morbide, mais d'un sens certes nouveau mais extrêmement radical de fatalité – vrai sujet du film, au fond, qui montre de manière assez exemplaire et tout à fait décente qu'il y a des destins auxquels on n'échappe pas. ● **Théo Ribeton**

Tori et Lokita de **Jean-Pierre et Luc Dardenne**, avec **Pablo Schils, Joely Mbundu** (Bel., Fr., 2022, 1 h 28). En salle le 5 octobre.

PREMIERE

5 OCTOBRE | ★★★

TORI ET LOKITA

Les frères Dardenne, une nouvelle fois primés au dernier Festival de Cannes, signent un thriller social sans temps mort d'une implacable efficacité.

Joely Mbundu et Pablo Schils

© CHRISTINE PLENUS

Comme tous les inventeurs de formes, les frères Dardenne sont souvent raillés pour le côté systématique de leur cinéma. La répétition à heure fixe de trophées cannois, aussi méritée soit-elle, n'aide pas. Pour ce *Tori et Lokita*, où leurs noms n'apparaissaient étonnamment pas dans les cases imposées du palmarès, un prix de la 75e édition a été ajouté. Oublions ces inutiles considérations puisque seule subsistera la force exemplaire d'une filmographie dont ce dernier opus constitue un des points saillants. *Tori et Lokita* raconte le parcours de deux jeunes héros modernes, un garçon et une fille qui s'aiment comme frère et sœur, exilés en Belgique, loin de leur Afrique natale. Leur quotidien est fait de petits boulots, de lenteurs administratives, de pressions constantes… Les Dardenne ont l'habitude de ne jamais laisser souffler des personnages obligés d'évoluer dans des espaces de plus en plus réduits et encombrés. Cette inéluctable claustration rend compte d'un monde sauvage a priori invisible que leur caméra superpuissante révèle en extra-large. Plus que la réalité représentée dont la part documentaire saute au visage, c'est une forme de transfiguration par le récit qui sidère à chaque fois. Le film est ainsi un pur thriller électrisé par un suspense permanent, où les deux protagonistes accrochés l'un à l'autre se muent en super-héros (qui pourrait supporter le quart de ce qu'ils doivent endurer ?). Les Dardenne croient aux vertus d'un art capable de sublimer sans les dénaturer des êtres disqualifiés par une société qui préfère oublier qu'ils existent. Cela mérite en effet tous les prix du monde. ● TB

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Welcome* (2009), *Le Havre* (2011), *Fatima* (2015)

Pays Belgique, France • **De** Jean-Pierre et Luc Dardenne • **Avec** Pablo Schils, Joely Mbundu, Alban Ukaj… • **Durée** 1 h 28

Jean-Pierre et Luc Dardenne

Tori et Lokita

C'est toujours un plaisir doublé d'une leçon de mise en scène que de retrouver les frères Luc et Jean-Pierre Dardenne pour évoquer leur dernier film. Avec *Tori et Lokita*, ils abordent une nouvelle fois le motif de la fratrie. Après *Le Silence de Lorna* (2008), ils réussissent leur deuxième incursion dans le polar, un genre ultra-codé qu'ils adaptent ici aux dimensions d'un conte cruel à hauteur d'enfants piégés dans les rets d'une mafia. Des foyers pour mineurs étrangers non accompagnés aux serres clandestines de cannabis, ils savent inscrire avec précision leurs personnages dans un parcours tragique, quotidien et universel. Le constat n'est pas tendre pour notre société, mais il invite à garder l'espoir dans ces jeunes unis et solidaires, dont la caméra capte les gestes de tendresse dans une attention au réel qui reste le secret du cinéma des Dardenne.

Sortie le 5 octobre

Belgique/France (2022) 1 h 28. Réal. et scén. : *Jean-Pierre et Luc Dardenne*. Dir. photo. : *Benoît Dervaux*. Déc. : *Igor Gabriel*. Cost. : *Dorothée Guiraud*. Son : *Jean-Pierre Duret*. Mont. : *Marie-Hélène Dozo*. Prod. : *Jean-Pierre et Luc Dardenne, Delphine Tomson, Denis Freyd*. Cies de prod. : *Les Films du fleuve, Archipel 35, Savage Film, France 2 Cinéma, VOO, Be tv Proximus RTBF*. Dist. (fr.) : *Diaphana*. Int. : *Pablo Schils (Tori), Joely Mbundu (Lokita), Alban Ukaj (Betim), Tijmen Govaerts (Luckas), Charlotte De Bruyne (Margot), Nadège Ouedraogo (Justine), Marc Zinga (Firmin)*.

Voir aussi n° 737-738, p. 89, Cannes 2022.

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE 2022

Une innocence, au sens étymologique (Pablo Schils)

© Christine Plenus

Familles, je vous crée

Baptiste Roux

« Un enfant destiné à être un joujou pour les hommes, cela existe encore aujourd'hui. »

Victor Hugo, *L'Homme qui rit*

À LA TOUTE FIN de *La Nuit du chasseur*, Rachel Cooper formule en une courte phrase la condition des enfants depuis l'aube des temps : « Ils supportent, et ils résistent. » Près de sept décennies plus tard, les deux jeunes héros de *Tori et Lokita* se montrent, pour leur malheur, fidèles à ces propos. Au fil des mois, ce duo que rien ne semble apparier (Tori, « enfant sorcier », est un Béninois de 10 ans, Lokita une Camerounaise de cinq ou six ans son aînée ; il est réfugié, elle est sans papiers) affirme une parenté clamée tout au long de son chemin de croix et s'avère d'une résistance indissoluble.

Comme dans la plupart de leurs films, Luc et Jean-Pierre Dardenne (dont les liens de fratrie sont, eux, avérés…) ballottent des personnages peu cuirassés pour la bataille, fragilisés au départ par leur inadaptation à un environnement oscillant entre inhospitalité et franche hostilité. Tori et Lokita rejoignent ainsi la galaxie des Rosetta et autres Lorna contraintes de s'acclimater sans délai aux injonctions du réel afin de sauver leur peau ; et le réel auquel ils se cognent n'a rien de poétique… Il existe en effet une sorte de pureté originelle chez le protagoniste des Dardenne, une innocence (au sens étymologique de « qui ne nuit pas ») confondue avec ses aspirations simplissimes à une existence décente. Comme le résume Tori lors de l'oraison finale, il s'agissait pour Lokita d'obtenir un titre de séjour puis de suivre une formation d'aide-ménagère, pendant qu'il irait à l'école. Cette ingénuité initiale est pourtant vite passée à la broyeuse matérialiste. Les deux enfants ne savent pas encore que, dans l'inframonde qu'ils devront côtoyer, l'individu est strictement limité à la valeur ajoutée de son existence.

Sans discours surplombant, les Dardenne montrent en effet, par les tranches de vie qu'ils mettent en scène, le fonctionnement de la machine capitaliste dans son expression la plus primaire. Foin de l'enfance édénique et de ses rêves irisés : à partir du moment où, comme dans la citation de Hugo, l'être animé peut s'avérer rentable voire générer du profit, il devient aliéné à l'adulte qui le réifie sans vergogne. À l'exception de l'éducatrice Nadia, au centre d'hébergement, nul ne s'émeut de cette jeunesse saccagée à livrer du cannabis dans les quartiers branchés ou à satisfaire les pulsions sexuelles de Betim, le cuistot. Proches en cela des derniers films de Bresson, les œuvres des Dardenne, et celle-ci en particulier, fascinent par une sécheresse de trait isolant les actes élémentaires des exécutants comme des donneurs d'ordre (vendre la came, compter les billets, prélever sa dîme, recompter lesdits billets sur fond de pizzas et de lasagnes commandées par une voix rogue à l'interphone), montrant par synecdoque comment l'être humain, par ses gestes mécaniques, n'est jamais que la somme des transactions qu'il facilite. Transformable et substituable par une main-d'œuvre meilleur marché, il semble, à cet égard, identique à la carte SIM que l'on insère ou désactive au gré des nécessités. L'individu, ici le damné de la terre, ne peut avoir d'autre horizon que son utilité au sein du tout opérationnel qu'est devenue la société – et pas seulement marchande. Le migrant, par sa détresse et sa vulnérabilité, s'avère ainsi un esclave aux coûts infimes et partant des plus compétitifs. Chez lui, tout est à vendre (50 € la fellation, 100 € la passe, que le viol rend commodément gratuite), et sa dette est infinie. Les passeurs réclameront leur dû pour l'éternité, et Lokita ne sortira jamais de sa serre souterraine, enchaînée à ses plants, encagée dans une cellule dévolue aux fonctions élémentaires, animales, de nourriture et de sommeil. L'usage de la longue focale, qui floute le décor et scrute le visage des deux enfants, filmés en plans serrés, participe de cette désincarnation générale. Dans cette économie des besoins, les tourmenteurs n'ont même plus le temps de prendre conscience qu'ils agissent en salauds. Vingt-cinq années ont passé depuis *La Promesse*, et la traite humaine a à peine changé de visage.

L'affirmation répétée de leur fraternité (Joely Mbundu, Pablo Schils)

© Christine Plenus

Face à cette mécanisation ultime, Tori et Lokita, auxquels les émotions et le don désintéressé de l'amitié sont consubstantiels, n'ont à opposer que l'affirmation répétée de leur fraternité, leur adelphie – c'est ainsi que les Grecs caractérisaient les relations entre frère, sœur et parents, fussent-ils biologiques ou non –, autre nom d'une amitié infrangible. La force du lien noué sur le bateau de l'exil invalide à jamais l'usage d'un test ADN pour attester la filiation. Seule importe la présence de l'autre, que les vicissitudes et les saloperies humaines rencontrées au cours de l'exil ont rendue en tout point vitale. Les affinités électives finissent ainsi par rendre presque soutenable le calvaire migratoire et l'installation dans le pays d'accueil : apprendre la langue de Tori, connaître ses goûts (Lokita raffole de la *focaccia*), dessiner à l'envi, affronter les dangers… autant de manières de rendre l'autre plus vivant et de s'incorporer sa salutaire présence. Lorsque les deux jeunes interprètent en duo l'air traditionnel sarde appris dans un camp de migrants afin de lancer le karaoké (rémunération 5 €, parce que la spontanéité a un prix), c'est tout le précipité de leurs épreuves qui s'exprime par le chant, mémoire des fols espoirs et des désillusions partagés au cours des mois. *Alla fiera dell'est* (« *per due soldi, una topolino mio padre comprò/E venne il gatto che si mangiò il topo, che al mercato mio padre comprò* »…) devient d'ailleurs un chant identitaire, talismanique, qui remplace la sonnerie du mobile de chacun et devient signe de reconnaissance dans les moments fatidiques. Chacun protège l'autre à sa manière : Lokita tance son « petit frère » quand il traverse imprudemment la route ; Tori apprend à l'adolescente à déjouer les pièges des interrogatoires – quel était le grand arbre dans le parc de l'orphelinat ? Attention : il n'y avait ni arbre ni jardin là où l'enfant sorcier est venu se réfugier… Le monde, que les plans plus larges de la fin du film permettent de mieux cerner, sans être franchement hostile, se caractérise par l'indifférence qu'il réserve aux deux infortunés. L'espace urbain ou périphérique est juste devenu le grimoire de la survie quotidienne, et le décodage de chacun de ses signes permet de sauver sa peau, avant la prochaine menace. La morale, les doutes ou les scrupules n'ont pas vraiment droit de cité ; seuls l'instinct et l'économie de la subsistance, au jour le jour, tiennent lieu de boussole éthique.

Il aurait suffi de presque rien, qu'une voiture s'arrête ou qu'une conductrice surmonte ses préventions, et Lokita eût pu échapper à son fatum. Le dernier plan du film s'attarde sur le visage de Tori, une bonne bouille de gosse mais, à l'intérieur, vieilli d'un siècle. Le regard fixe n'est pas entièrement dirigé vers l'objectif de la caméra. Il voit loin. Beaucoup plus loin. ■

SUD OUEST

« Tori et Lokita », l'amitié d'abord, au-delà de la détresse

Luc et Jean-Pierre Dardenne ont obtenu le prix spécial du 75e anniversaire à Cannes pour ce drame sur deux enfants venus d'Afrique

Ils forment un vrai duo à la vie à la mort. Tori et Lokita, soudés comme les deux doigts d'une main. Lui, petit adolescent vif et bondissant, plein d'attentions pour elle, tel un djinn vigilant. Elle, grande jeune fille, maternelle et douce qui veille sur lui. Mineure également. Ensemble, ils font face aux hostilités du monde dans cette ville de Belgique où tout semble à portée de main et pourtant se refuse… Tori a obtenu ses papiers mais pas Lokita, qui doit prouver qu'elle est sa sœur. Alors, en attendant, pour survivre, ils ont plongé dans la clandestinité et ses trafics, devenant la proie des truands les plus endurcis.

« Si les lois étaient différentes, il n'y aurait pas d'enfants exilés qui se retrouvent esclaves pour criminels. Ceux-ci les emploient parce que ces gosses n'ont pas de famille. S'ils meurent, personne ne viendra réclamer leurs corps », lâchent les frères Dardenne qui, avec ce nouveau film auréolé d'un prix spécial à Cannes, dénoncent une fois encore les injustices faites aux plus faibles.

Vitalité et sobriété

Les cinéastes sont partis de l'amitié indéfectible de ces gamins en détresse, mais plein de vitalité qui chantent dans les restaurants une chanson italienne apprise en Sicile.

Si la sobriété est au rendez-vous, l'esquisse privilégiée au spectaculaire, la trajectoire n'en est pas moins précise et documentée. Luc et Jean-Pierre Dardenne ont beaucoup lu et rencontré de gens – éducateurs, policiers, magistrats, psychiatres – pour donner un cadre crédible à cette histoire qu'ils ont conçue comme une tragédie. « On ne soupçonnait pas que c'était aussi violent, ajoutent-ils, et il nous semblait angélique de permettre à nos personnages de sortir indemnes d'une pareille aventure. La violence du film correspond à la violence du milieu. Quelque chose a changé dans notre monde… »

S. A.

« Tori et Lokita » de Jean-Pierre et Luc Dardenne. Avec Joely Mbundu, Pablo Schils, Alban Ukaj, Tijmen Govaerts, Nadège Ouedraogo, Marc Zinga. Durée : 1 h 28. En salle aujourd'hui.

Tori (à droite) et Lokita (Pablo Schils et Joely Mbundu).

DIAPHANA

Var-matin

TORI ET LOKITA

Sombre tableau, brillante amitié

L'histoire

Tori est un jeune garçon pourchassé au Bénin, où on le prend pour un enfant sorcier. Lokita est une ado venue du nord-ouest du Cameroun. Elle espère passer un diplôme pour devenir aide ménagère et soutenir financièrement sa famille depuis l'Europe.

Tous deux prennent la mer, en quête d'une vie meilleure. Après une arrivée dans le sud de l'Italie, direction la Belgique.

Ce duo, qui se prétend frère et sœur, développe une puissante relation. Elle va devenir vitale pour supporter toutes les difficultés qui entourent leur quotidien dans un environnement hostile, où plusieurs personnes vont en profiter pour exploiter leur détresse.

Notre avis

Assez court, mais tendu de bout en bout, le douzième long-métrage des frères Dardenne prend à froid. Pas de musique pour accompagner les images, pas de répit, pas de trêve pour ces deux gamins livrés à eux-mêmes, à la merci de criminels exploitant leur détresse sans vergogne. Rude à encaisser. Dans ce sombre tableau, une superbe éclaircie : cette amitié si forte entre Tori et Lokita, aussi forte que les liens du sang. Sans Tori, Lokita ne peut réprimer des crises d'angoisse. Loin de Lokita, Tori s'agite comme un beau diable pour la retrouver, lui parler, la rassurer. Avec son corps de bambin et son phrasé déjà presque adulte, Pablo Schils fait des merveilles. Joely Mbundu livre aussi une belle prestation en ado malmenée.

> De Jean-Piere et Luc Dardenne (Belgique).
Avec Pablo Schils, Joely Mbundu, Alban Ukaj, Tijmen Govaerts.
Drame. 1 h 28. Notre avis : ★★★

LA CROIX

CULTURE

L'amitié face à la cruauté du monde

— Prix du 75e Festival de Cannes, le film des frères Dardenne met en scène deux mineurs isolés dont l'innocence est prise au piège d'un engrenage fatal.

— Construit comme un thriller, ce film sombre mais profondément humain est aussi un cri de révolte contre le sort fait à ces enfants en Europe.

Tori et Lokita ★★★
de Jean-Pierre et Luc Dardenne
Film belge, 1h 28

Les frères Dardenne, déjà doublement palmés à Cannes avec *Rosetta* (1999) et *L'Enfant* (2005), ont réussi une nouvelle fois à se glisser dans le palmarès avec leur 12e film, couronné cette année par un prix du 75e anniversaire taillé pour eux sur mesure. Outre les qualités propres de *Tori et Lokita*, véritable manifeste contre l'indifférence du monde au sort des plus fragiles – les enfants –, il vient récompenser la ténacité de ce duo de cinéastes à explorer et dénoncer, film après film, la violence de nos sociétés occidentales contemporaines. Mais aussi la capacité de ces metteurs en scène à transcender par de la fiction pure la vérité documentaire, qui est leur marque de fabrique depuis près de trente-cinq ans.

Ils en font une fois de plus la preuve éclatante avec ce véritable « thriller » mettant en scène deux jeunes mineurs isolés originaires d'Afrique, dont l'innocence va être prise au piège d'un engrenage fatal. Leur film sans doute le plus noir, mais aussi le plus fort depuis *Le Gamin au vélo* (2011). Les frères Dardenne tournaient autour de ce sujet depuis une bonne dizaine d'années sans trouver la bonne façon de l'aborder. Jusqu'à ce qu'ils soient frappés par des articles racontant comment une partie de ces jeunes migrants arrivés seuls en Europe, protégés par les institutions publiques, s'évaporaient ensuite à leur majorité, soit pour échapper à leur expulsion, soit parce que, proies faciles, ils deviennent les victimes de trafics de toutes sortes.

L'amitié indéfectible entre deux de ces jeunes migrants face aux rudes conditions de leur exil est au centre de l'histoire. Tori et Lokita sont inséparables depuis leur rencontre sur le bateau qui leur a fait traverser la Méditerranée. Au point de se faire passer, aux yeux de tous, pour frère et sœur. Lui est un petit garçon orphelin, dont le statut d'enfant sorcier lui a valu d'être persécuté dans son pays, le Bénin. Elle, une grande adolescente chargée de nourrir sa famille restée au pays. Ils vivent ensemble dans le même foyer et sont contraints, le week-end venu, de travailler pour un cuistot-dealer afin de rembourser le montant de leur traversée.

Seuls, démunis face à l'absurdité administrative – la scène d'ouverture d'interrogatoire de Lokita par les fonctionnaires de l'immigration est poignante – et aux pressions croisées de leur employeur, des passeurs et de la mère de Lokita qui l'accuse de garder l'argent pour elle, ils ne peuvent compter que l'un sur l'autre. Aussi, lorsque la jeune fille parvenue à sa majorité est contrainte, faute de papiers, de plonger dans la clandestinité, son « petit frère » ne cessera de la retrouver, déclenchant une succession d'événements les conduisant vers une issue dramatique.

De plus en plus épuré, le cinéma des frères Dardenne va directement à l'essentiel, ne s'embarrassant ni de fioritures, ni de surcharges démonstratives. Entièrement centré sur Tori et Lokita, le film laisse le monde extérieur et son hostilité à la périphérie. Les deux enfants semblent comme enfermés dans le cadre de leur caméra, soulignant à la fois leur isolement et l'absence d'issue à leur situation. La ligne claire du récit, réduit à quelques péripéties, avance ainsi, sur un rythme trépidant, tendu uniquement par l'objectif de leurs retrouvailles quelles qu'en soient les conséquences prévisibles.

Mais, comme toujours avec les cinéastes belges, la noirceur de leur propos et la sécheresse de leur mise en scène sont contrebalancées par la profonde humanité qui se dégage de leurs personnages. La lumière vient ici des liens indissolubles qui se sont créés entre ces deux enfants livrés à eux-mêmes et dont la solidarité est le seul moyen de survie, rendant d'autant plus déchirante leur séparation.

Elle se double cette fois, avec la scène finale, d'un véritable cri de révolte des cinéastes qui nous interroge sur notre propre indifférence. Avec ce nouveau film, porté par la grâce juvénile de ses deux interprètes, Pablo Schils et Joely Mbundu, Luc et Jean-Pierre Dardenne nous touchent une fois de plus en plein cœur.

Céline Rouden

repères

Les Dardenne et Cannes, un palmarès prestigieux

Jean-Pierre et Luc Dardenne, respectivement 71 et 68 ans, sont des habitués du Festival de Cannes depuis leur premier film de fiction *Falsch* présenté en 1987 dans le cadre des Perspectives du cinéma français.

Deux Palmes d'or ont couronné leur travail, la première pour *Rosetta* en 1999 et la seconde pour *L'Enfant* en 2005. Ils font ainsi partie du cercle des neuf réalisateurs deux fois lauréats aux côtés de Francis Ford Coppola, Shohei Imamura, Emir Kusturica, Michael Haneke, ou encore Ken Loach.

Neuf fois sélectionnés en compétition, ils ont décroché un prix du scénario pour *Le Silence de Lorna* (2008), un grand prix pour *Le Gamin au vélo* (2011) et un prix de la mise en scène pour *Le Jeune Ahmed* en 2019.

LA CROIX

LA CONVERSATION

Jean-Pierre et Luc Dardenne
Stéphane Ravacley

« Face à la peur, il faut des actes de résistance »

Les réalisateurs Jean-Pierre et Luc Dardenne ont dédié leur dernier film *Tori et Lokita*, en salles le 5 octobre, à Stéphane Ravacley, le boulanger de Besançon qui a fait une grève de la faim l'année dernière pour empêcher l'expulsion de son apprenti guinéen. *La Croix L'Hebdo* les a rassemblés autour du sujet qui les réunit, les mineurs isolés.

Recueilli par Jean-Claude Raspiengeas et Céline Rouden
Photo : Marie Rouge pour La Croix L'Hebdo

Rencontrer

Qu'avez-vous pensé du film de Jean-Pierre et Luc Dardenne que vous venez de découvrir ?

Stéphane Ravacley : Je suis sorti en larmes. Le film est magnifique, très intelligemment construit. C'est tellement juste la description que vous faites de leur situation… Je ne sais pas combien de temps vous avez travaillé sur ce sujet mais tout y est juste, même les méchants. Je connais bien maintenant le sujet des mineurs non accompagnés et je me suis demandé si j'allais rentrer dedans, si je n'allais pas le regarder avec un œil froid, quasiment professionnel. Mais non. Les personnages sont pleins d'humanité. Vous avez trouvé l'équilibre parfait entre la description d'un monde complètement dépourvu d'amour, obsédé par l'argent, et une fraternité exceptionnelle entre ces deux héros. Ces enfants arrivent dans un nouveau monde, à des milliers de kilomètres de chez eux, et dès le départ ils sont cernés par les passeurs, les trafiquants. Quoi qu'ils fassent, ils n'ont aucune chance de s'en sortir.

Luc Dardenne : Avec le Covid, nous avons beaucoup travaillé par téléphone avec la police, les fonctionnaires de l'État, la protection de l'enfance, tous ceux qui nous ont aidés à bâtir notre histoire. Nous avons écrit un peu plus vite que d'habitude, mais nous avons quand même mis un an à boucler le scénario, puis un an de plus pour le tourner.

C'est un sujet que vous aviez en tête depuis longtemps ?

Jean-Pierre Dardenne : Oui, depuis une bonne dizaine d'années.

L. D. : Nous connaissions une famille camerounaise, une mère avec ses deux enfants, dont l'une s'appelle réellement Lokita. Nous avons commencé à imaginer l'histoire d'une mère arrivée clandestinement puis expulsée, qui demande à ses enfants de rester en se déclarant mineurs non accompagnés : *« Je reviendrai mais ne vous séparez jamais, sinon vous allez mourir. »* Le scénario n'a pas abouti et, dix ans plus tard, nous sommes tombés sur des articles – c'était avant votre grève de la faim – sur tous ces migrants mineurs qui s'évaporent à leur majorité. Ils disparaissent parfois parce qu'ils passent en Angleterre, parce qu'ils entrent dans la clandestinité pour échapper à leur expulsion ou parce qu'ils tombent dans des trafics sexuels ou de drogue.

Pourquoi dix ans pour aboutir à ce film ?

L. D. : Parce qu'on n'y arrivait pas, parce que cette histoire était trop pleine. Dans la première version, nous restions dans la chronique d'une mère qui cherche ses enfants mais quelque chose nous échappait. Puis nous avons lu une série d'entretiens menés par des psychiatres en France sur des mineurs non accompagnés et sur les pathologies qu'ils développent. C'est la première fois, dans l'histoire de l'Europe, que des enfants migrent seuls. Ils éprouvent une solitude telle qu'elle provoque des tas de maladies psychosomatiques, comme Lokita dans le film, en proie à des crises d'angoisse dès qu'elle est seule. L'amitié entre deux enfants, qui se font passer pour frère et sœur, pouvait être l'axe à travers lequel raconter cette histoire.

S. R. : Une amitié plus forte que tout…

L. D. : Oui, une amitié inentamable, jamais trahie, qui irait jusqu'au bout.

> « C'est tellement important, un citoyen qui s'oppose, qui résiste, qui désobéit ! Vous êtes un héros du quotidien. »
> *Luc Dardenne*

Pourquoi avez-vous dédié ce film *« au boulanger de Besançon »*, en recevant votre prix au festival de Cannes ? Pourquoi cet acte fort ?

L. D. : Nous étions en train d'écrire le scénario quand nous avons entendu parler de votre grève de la faim. Ça nous a mis du cœur à l'ouvrage. On s'est dit : voilà, c'est possible ! Les discours de peur et de repli sont tellement dominants aujourd'hui. Nous voulions montrer que des êtres humains sont aussi capables d'extraordinaires actes de désobéissance. Dès que nous avons appris que nous allions recevoir un prix à Cannes, nous avons voulu que le film et cette récompense soient associés à votre acte de résistance. Pour sortir de cette circulation mortifère de la peur. C'est peut-être naïf mais nous pensons que si on met en avant des actes comme le vôtre, la peur n'est peut-être que de surface. Notre film peut ébranler l'un ou l'autre des spectateurs qui le verront. Ces enfants, au fond, veulent avoir un logement, apprendre un métier… et c'est tout.

S. R. : *(Très ému.)* C'est complètement fou ! J'étais au fournil, ce samedi soir, en train de faire mes croissants, bien loin du Festival de Cannes, quand c'est arrivé. Le téléphone n'a pas arrêté de sonner. J'ai compris que quelque chose se passait. Je ne sais pas si vous imaginez le cadeau que vous m'avez fait… Pardon, je pleure beaucoup. À moi, qui ai accompli cet acte de résistance seulement parce que ça arrivait à mon apprenti, Laye. Avant, je ne voyais rien. J'entendais les informations sur les migrants comme tout le monde mais je ne réagissais pas. Le jour où je me suis réveillé, une autre vie, magnifique, de rencontres et de partage s'est ouverte à moi. Ce cadeau-là, on ne pourra jamais me l'enlever. On ne se connaît pas, on ne s'était jamais vus avant. Ce samedi soir de mai, vous m'avez envoyé un signal…

L. D. : C'est vous qui avez envoyé le premier signal !

S. R. : Mais ce n'était rien…

L. D. : Si, c'est tellement important un citoyen qui s'oppose, qui résiste, qui désobéit ! Vous vous opposez à la loi de votre pays parce que vous la trouvez injuste à l'égard d'une personne concrète qui est votre apprenti. Ce n'est pas juste une position idéologique ou de principe. Cette grève de la faim représentait des risques pour votre santé. Vous avez même été hospitalisé. Et vous gagnez votre combat. Vous êtes un héros du quotidien et votre geste, cet engagement concret, nous a aidés à penser notre scénario. On vous a renvoyé la pareille.

J-P. D. : Une grève de la faim contre un film…

La grève de la faim était-elle, pour vous, le seul moyen de lutter contre l'absurdité de cette situation, très bien décrite dans le film ?

S. R. : J'avais un mois pour trouver une solution parce que Laye devait quitter le territoire le 25 décembre. J'ai demandé un report aux autorités, je ne me voyais pas le faire partir de chez moi le jour de Noël. J'ai obtenu une semaine de sursis… Des amis m'ont proposé de lancer une pétition, mais je savais que ça ne changerait rien. Puis, une nuit, m'est venue cette idée. Je me rappelais que dans les années 1980, quand j'étais gamin, des intellectuels se mettaient en grève de la faim parce qu'un poète était en prison, quelque part dans son pays au nom de ses idées. Je me suis dit : aujourd'hui,

POURQUOI EUX

Ils ne s'étaient jamais rencontrés. Nous les avons réunis. Le soir de la clôture du Festival de Cannes, le 28 mai dernier, Luc et Jean-Pierre Dardenne recevaient le prix spécial de la 75e édition pour leur film *Tori et Lokita*. L'histoire de deux jeunes migrants en Belgique, sans famille, loin de chez eux, se faisant passer pour frère et sœur afin de s'épauler contre toutes les adversités, hostilités, exploitations et menaces dont sont victimes les mineurs isolés. Sur scène, lors de cette cérémonie en mondovision, les deux frères ont fait sensation, dédiant leur récompense à Stéphane Ravacley, le boulanger de Besançon gréviste de la faim. La nouvelle lui est parvenue par surprise alors qu'il pétrissait ses croissants devant son fournil. Stéphane Ravacley a cessé de s'alimenter pendant onze jours, début 2021, pour défendre et garder son apprenti, Laye, menacé d'expulsion. Un citoyen ordinaire se dressait contre l'État au nom du devoir d'humanité. Son geste courageux, son engagement résolu et son combat victorieux ont marqué les esprits. Stéphane Ravacley a, pour la première fois, rencontré les frères Dardenne le jeudi 8 septembre à l'occasion d'une conversation organisée par *L'Hebdo* à Paris. Embrassades émues et dialogue fraternel entre trois hommes en colère qui ne baissent pas les bras.

il faut faire le buzz pour être entendu. Je vais faire une grève de la faim. Vous voyez ma corpulence, c'est un peu contre-nature. Mais à aucun moment pendant les onze jours où j'ai cessé de m'alimenter, je n'ai ressenti la faim. Je me suis nourri de mon combat, de la parole que je portais et de la mobilisation autour de moi. Heureusement que j'ai eu cette idée, sinon je n'aurais jamais gagné. Quelqu'un doit veiller sur moi là-haut !

L. D. : Votre idée de vouloir projeter le film au Parlement européen est une idée merveilleuse. Nous sommes prêts à venir le présenter avec vous.

S. R. : J'aimerais tant que ça se fasse ! Et on pourrait, par la même occasion, porter la proposition de loi que j'avais élaborée avec Jérôme Durain, sénateur socialiste de Saône-et-Loire, pour dire : *« Arrêtez vos bêtises ! »*

Luc et Jean-Pierre Dardenne, avez-vous été surpris par le geste de Stéphane Ravacley ? Dans votre film, les patrons ne sont pas tous comme lui…

L. D. : À travers *Tori et Lokita*, nous voulions montrer l'extrême vulnérabilité de ces enfants sans parents sur lesquels s'appuyer. Autour d'eux, l'adversité est partout. La force de leur amitié en est décuplée. Lokita est une enfant « mandatée » par la famille pour aller gagner de l'argent en Europe, sans parvenir à obtenir des papiers. Leur situation est terrible, cernés par tout ce qu'ils doivent affronter ici, et par l'obligation d'envoyer de l'argent au pays. La mère de Lokita l'accuse de vouloir garder l'argent, Tori et Lokita sont vraiment seuls. Si nous voulions que l'histoire résonne davantage, il fallait une situation dramatique, sinon elle devenait anecdotique. La mort possible des deux protagonistes est toujours présente, afin de montrer que cette réalité est inadmissible dans nos sociétés et de susciter un sentiment de révolte.

Cette vulnérabilité, vous l'avez ressentie chez Laye, votre apprenti ?

S. R. : Bien sûr ! Ils ont vécu tellement de choses. Est-ce que moi, j'aurais été capable de traverser un désert, une mer, un continent ? Je ne crois pas. Ces gamins-là, et vous le montrez très bien dans le film, doivent toujours trouver des solutions. Ils en ont tellement bavé, pour arriver à des milliers de kilomètres de chez eux, qu'ils n'ont pas d'autres choix. Laye est tellement heureux aujourd'hui, simplement parce qu'il peut aller au foot, voir sa copine et travailler. Ils ne demandent pas plus. Ils veulent juste vivre.

On a beaucoup dit que votre film était un polar, en réalité c'est un film de guerre…

L. D. : Une lutte pour survivre, oui !

S. R. : C'est vrai, ces enfants sont des guerriers et on ne les entend jamais. Si on regarde les statistiques des préfectures en France, le pourcentage des mineurs non accompagnés qui posent problème demeure infime. Ils sont souvent les premiers à l'école. Ils savent qu'ils n'ont qu'une seule cartouche. Ils sont invisibles et se doivent d'être bons partout.

L. D. : Comment Laye, votre apprenti, est-il arrivé chez vous ?

S. R. : J'avais passé un appel dans *L'Est républicain* pour dire que je ne trouvais plus d'apprentis et d'ouvriers pour travailler dans la boulangerie. Quelques semaines après, j'ai reçu la candidature de quarante jeunes migrants et de personne d'autre. Au milieu d'eux, il y avait Laye. J'ai signé un contrat d'apprentissage avec les autorités de tutelle. Chez nous, quand les enfants isolés sont mineurs, ils sont protégés mais à 18 ans, on leur dit : *« Il faut rentrer chez vous. »*

L. D. : C'est ça qui est fort dans votre histoire. Le garçon est dans une situation légale et il va être mis dans une situation illégale par l'État lui-même.

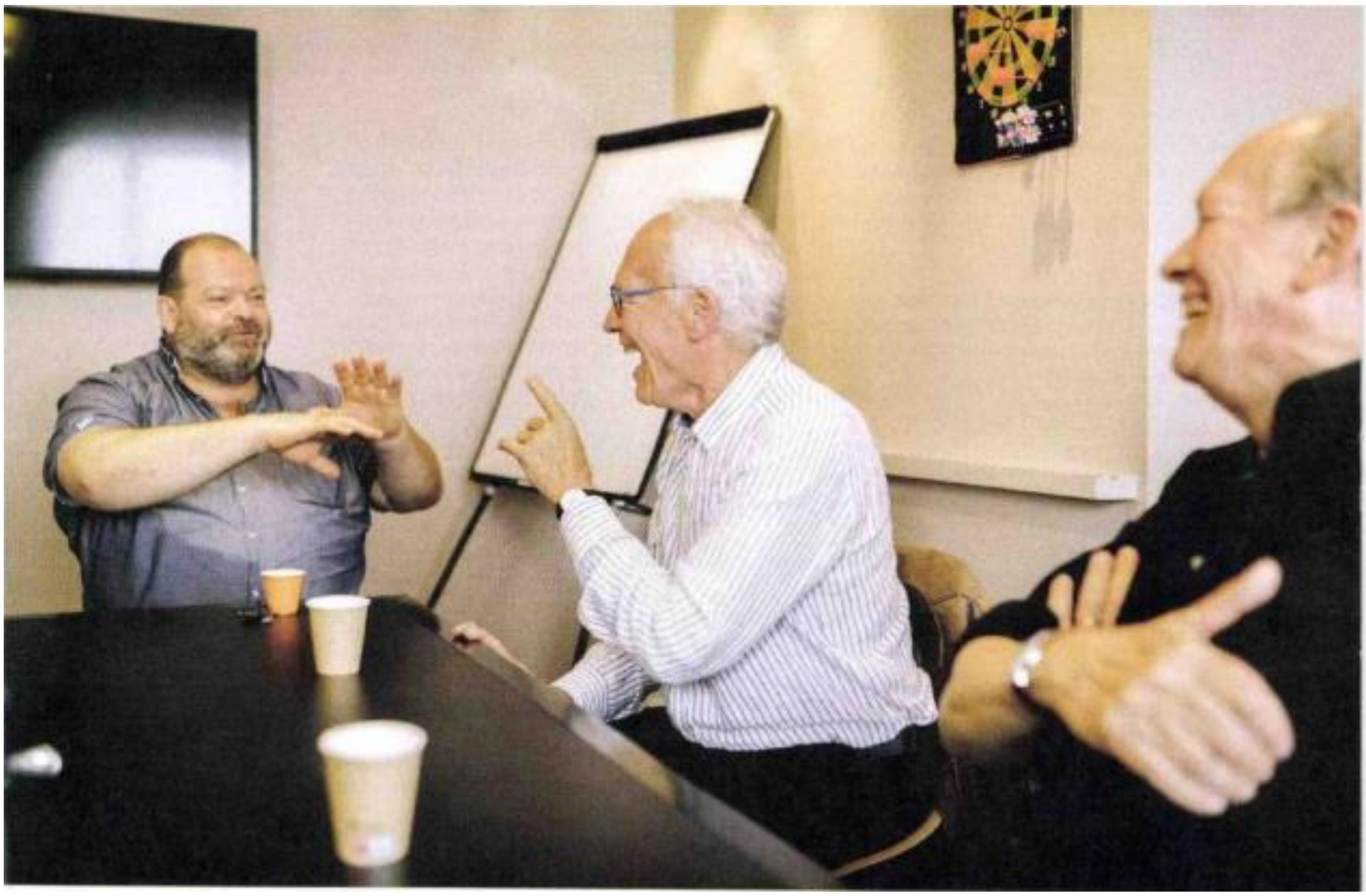
S. R. : D'autant plus que l'État aussi est signataire du contrat d'apprentissage, alors qu'il sait pertinemment qu'il se retournera contre lui à ses 18 ans…

L. D. : Donc, vous avez pris l'État en défaut.

J.-P. D. : C'est toute la violence de l'absurdité administrative.

S. R. : J'ai juste demandé pourquoi le législateur n'était pas allé jusqu'au bout de son travail pour protéger ces enfants. C'est pour ça, sans doute, que j'ai été écouté.

J.-P. D. : C'est pour cette raison que votre geste de la dernière extrémité et votre action ont eu un si grand écho. Vous avez fait bouger des choses.



Vous pensez qu'un film comme le vôtre peut faire changer les choses ? Sa forme très épurée est comme un coup de poing. Comme pour marquer encore plus les esprits ?

J.-P. D. : Ce film est aussi un cri de colère. Oui, nous sommes énervés. Quand nous l'avons écrit, puis tourné, nous étions habités par cette rage. D'où sa forme, sa simplicité, ce côté direct, sans graisse, efficace pour aller à l'essentiel.

Vous avez souvent mis en scène des personnes vulnérables mais là, on sent que vos héros vous touchent davantage…

L. D. : Leur situation a quelque chose de désespéré. Ils sont démunis et incapables de se battre en dehors de leur amitié.

S. R. : Ces enfants ne sont protégés par personne. Tout est hostile autour d'eux. La mère au loin qui réclame de l'argent, le passeur qui les menace, le trafiquant qui les enferme. Il n'y a que l'indestructible noyau d'amour entre eux qui les protège.

On ne sait à peu près rien de leur passé…

S. R. : De manière générale, ils ne parlent pas. Ils sourient mais sont souvent muets sur ce qu'ils ont traversé. Et pourtant, nous avons besoin qu'ils racontent pour que nous puissions les aider à établir leur dossier.

L. D. : Il y a la pudeur parfois et souvent la peur. Lors des entretiens avec les services d'immigration, ils inventent des histoires, ils essaient de savoir ce qu'il faut dire et peuvent se faire piéger. S'ils racontaient simplement leur histoire, ça passerait peut-être mieux.

C'est sans doute votre film le plus noir. Est-ce que ça veut dire qu'il est difficile aujourd'hui d'avoir de l'espoir ?

L. D. : C'est peut-être parce que nous vieillissons. Mais je ne dirais pas que c'est notre film le plus noir. Bien sûr, on montre un monde où l'on est prêt à sacrifier des enfants sur l'autel du profit. L'issue est dramatique, mais c'est pour dire : *« N'acceptez pas ce sort qu'on fait aux enfants ! »* C'est un petit travail qu'on demande au spectateur. Je ne suis pas brechtien, je ne peux pas juste constater que le monde est pourri. Là où je vous rejoins, c'est la guerre et dans la guerre, certains tombent. Le film n'est pas angélique. Il se tient en équilibre entre l'exploitation et la résistance.

Vous faites un cinéma engagé, qui nous parle du réel, mais vous avez choisi la fiction plutôt que le documentaire. C'est une façon de toucher davantage les spectateurs ?

L. D. : Nous venons du documentaire. Pour nous, la vérité humaine que l'on atteint par la fiction est bien plus forte. Quand dans un de nos films (*La Promesse*, 1996), un homme, un travailleur au noir, tombe d'un échafaudage, comment montrer la réaction du gamin au moment où son père lui dit : *« On ne fait rien sinon on va avoir des ennuis »* ? Comment faire sans passer par la fiction ? Elle permet d'atteindre une vérité immédiate et une intensité d'identification. Avec la fiction, on invente des personnages puis on pleure, on rit, on vit avec eux.

J.-P. D. : Nous travaillons nos scènes de telle sorte que nos personnages existent le plus possible comme des personnes dans un documentaire. Nous cherchons à ce que Tori et Lokita ne soient pas que des images, des formes transparentes, des cas. Nous ne voulons pas être en surplomb. C'est cette proximité qui nous rapproche du documentaire. La longueur des plans aussi. Tori et Lokita ne sont pas deux figures mais deux personnes qui résistent. On ne sait pas trop de choses sur eux. Le spectateur n'a pas besoin de plus d'informations. Il les suit dans leur combat pour survivre, dans le temps de leur résistance.

S. R. : C'est comme si vous aviez découpé une ligne droite dans leur vie.

L. D. : Notre engagement est total par rapport à nos personnages et s'ils nous émeuvent, c'est qu'ils sont justes.

> « J'ai déjà fait le deuil de la boulangerie. Je veux continuer dans la voie que j'ai engagée avec ma grève de la faim. »
>
> *Stéphane Ravacley*

À quoi ressemble votre vie après votre grève de la faim, Stéphane ?

S. R. : Pour moi, cette affaire a été une deuxième naissance. Cette vie-là m'intéresse beaucoup plus que tout ce que j'ai vécu par le passé. Je suis prêt à un changement de vie, j'ai déjà fait le deuil de la boulangerie. J'ai fait mon temps et je veux continuer dans la voie que j'ai engagée avec cette grève de la faim. J'attends impatiemment la nouvelle porte qui va forcément s'ouvrir pour moi. Pour l'instant, je suis entre deux mondes…

L. D. : Dans la société civile ou dans la politique ?

S. R. : La politique, j'ai essayé en me présentant à l'élection législative en pensant que je serai plus fort au cœur du système plutôt qu'à l'extérieur. J'ai obtenu 48 % des voix mais j'ai été battu. Je pense que ma place est ailleurs, maintenant. Peut-être dans une association comme SOS Méditerranée ou Singa *(qui œuvre à l'intégration des réfugiés et migrants, NDLR)*. Pour être utile.

La grève de la faim de Stéphane Ravacley

Boulanger installé non loin de la citadelle de Besançon, Stéphane Ravacley se lance le 3 janvier 2021 dans une grève de la faim pour soutenir son apprenti guinéen Laye Fodé Traoré, recruté un an et demi auparavant et menacé d'expulsion arrivé à sa majorité. Il faudra onze jours, une hospitalisation et des retombées médiatiques internationales pour que la préfecture du Doubs décide finalement de régulariser le jeune homme.

Élections législatives de 2022

Investi par Europe Écologie-Les Verts, Stéphane Ravacley est le candidat Nupes dans la 2e circonscription du Doubs, qui comprend une partie de Besançon. Il est battu au second tour par le député LREM sortant Éric Alauzet, qui remporte 52,25 % des voix.